

dial

diffusion de l'information sur l'Amérique latine

43 TER, RUE DE LA GLACIÈRE - 75013 PARIS - FRANCE - TÉL. (1) 43.36.93.13

CCP 1248.74-N PARIS - Du mardi au vendredi de 9 h à 12 h et de 14 h à 18 h 30

Hebdomadaire - n° 1495 - 31 mai 1990 - 4,5 F

D 1495 EL SALVADOR: COMLOT MILITAIRE DANS LE MASSACRE DES JÉSUITES

Le massacre des six jésuites de l'Université centro-américaine de San Salvador et de deux femmes à leur service, le 16 novembre 1989, livre peu à peu ses secrets (cf. DIAL D 1444, 1450, 1452 et 1486). Rappelons que le 13 janvier 1990, le président Cristiani annonçait publiquement l'inculpation de neuf militaires dont voici les noms: 1) colonel Guillermo Alfredo Benavides Moreno, 2) lieutenant Yusshi René Mendoza Vallecillos, 3) lieutenant José Ricardo Espinoza Guerra, 4) sous-lieutenant Gonzalo Guevara Cerritos, 5) sergent Antonio Ramiro Avalos Vargas, 6) caporal Tomás Zárpate Castillo, 7) caporal Angel Pérez Vásquez, 8) soldat Oscar Mariano Amaya Grimaldi, 9) soldat Jorge Alberto Sierra Ascencio. Le 22 janvier la presse publiait les dépositions faites par les inculpés devant le juge dans les jours précédents. Seul le colonel Benavides se refuse à toute déclaration sous prétexte de non implication dans l'affaire.

Le récit ci-dessous - non signé pour raison de sécurité - précise le rôle de chacun des neuf inculpés dans le massacre de l'université. Il fait apparaître la réalité d'un complot élaboré en amont du colonel Benavides.

Note DIAL

(...)

La date du 13 janvier 1990 est importante pour l'histoire d'El Salvador. Ce jour-là, en effet, le président Cristiani fit une déclaration à la radio et à la télévision en disant à propos de ce crime: *"Nous tenons ce soir à informer le peuple salvadorien et en particulier la communauté religieuse que la commission d'enquête d'actes délictueux est arrivée à la conclusion que des éléments de l'armée ont participé à ce crime affreux."*

Cette déclaration fit dans le pays l'effet d'un coup de tonnerre. Pour la première fois des militaires étaient désignés comme responsables directs d'un massacre. Pour la première fois neuf soldats et officiers, dont un colonel, étaient soupçonnés et arrêtés. Officieusement il fut dit que Cristiani n'avait fait cette déclaration sur la participation de l'armée que sous de fortes pressions (1). Des rumeurs insistantes coururent dans les jours suivants sur l'éventualité d'un coup d'Etat militaire. En toute hypothèse, et par les soins du gouvernement, il s'était produit là quelque chose d'inouï dans le contexte salvadorien.

Les premiers interrogatoires des soldats dissipèrent les derniers doutes. Le crime avait été planifié par le colonel Guillermo Alfredo Benavides, auparavant chef de la police secrète et actuellement directeur de l'Ecole militaire, membre du Bataillon Atlacatl (unité militaire d'élite). J'ai sous les yeux les dispositions des soldats mis en cause (2) qui permettent une reconstitution plus ou moins fidèle des événe-

[1] Probablement celle des Etats-Unis, pour la défense de leur image de marque dans les affaires d'El Salvador (NdT). [2] Dossier d'instruction transmis à la chambre d'accusation par l'ordonnance du juge d'instruction du 18 janvier 1990 (NdT).

ments qui se sont passés dans la nuit du 15 au 16 novembre. Je résume dans ces quelques pages ce qui devait rester caché mais que nous pouvons faire apparaître au grand jour.

Deux impressions s'imposent à mon esprit à la lecture des événements: d'une part, l'évidence de ce que Hannah Arendt a appelé "la banalité du mal"; d'autre part, l'élaboration d'un chapitre moderne des "actes des martyrs" auxquels les premiers chrétiens attachaient une grande valeur.

Le 15 novembre à 11 H du soir, Benavides convoqua le lieutenant José Ricardo Espinoza Guerra, le lieutenant Yussji René Mendoza Vallecillos et le sous-lieutenant Gonzalo Guevara Cerritos. Il leur déclara: "Nous sommes dans une situation où c'est eux ou nous. Nous allons commencer par les têtes. Dans le secteur qui nous est affecté nous avons l'université. Il y a là Ellacuría". Il s'adressa à Espinoza en lui disant: "Tu as fait la perquisition (3). Tes hommes connaissent les lieux. Utilise le même dispositif que le jour de la perquisition. Il faut le supprimer. Et je ne veux pas de témoin. Le lieutenant Mendoza ira avec vous comme chargé de l'opération pour qu'il n'y ait pas de problèmes". Espinoza dit au colonel Benavides que c'était là un problème sérieux, à quoi le colonel répondit: "Ne t'en fais pas, tu es couvert" (4).

Avant de quitter l'Ecole militaire, Mendoza se noircit le visage pour être méconnaissable. Il faut préciser qu'il avait été élève au collège des jésuites de San Salvador à l'époque où Segundo Montes en était le directeur.

Espinoza rassembla en dehors de l'Ecole militaire une section de 15 soldats de sa compagnie. Il leur annonça qu'ils étaient chargés d'une mission délicate par le commandement. Elle consistait à rechercher à l'Université centro-américaine des prêtres qui étaient les inspireurs des délinquants terroristes, qui leur fournissaient la logistique, les informations et les plans pour les attaques contre les installations militaires et contre la population civile.

Entre temps, Mendoza arriva de l'Ecole militaire avec un fusil russe AK-47 (5) et demanda: "Qui d'entre vous sait manier cette arme?" A quoi tous les soldats répondirent d'une seule voix: "Pilijai, lui, il sait!" (6) C'était le sobriquet du soldat Oscar Mariano Amaya Grimaldi, du bataillon Atlacatl. Après que celui-ci eut examiné et nettoyé l'arme, le commando formé d'une quarantaine d'hommes monta dans deux véhicules et partit en direction de l'université située à deux kilomètres de là. En cours de route, Mendoza dit à "Pilijai": "C'est toi l'homme clé", ce que celui-ci interpréta comme la mission donnée de tuer les personnes qui se trouveraient là (cf. note 6).

Les militaires pénétrèrent par deux côtés dans le campus de l'université. A ce moment-là un avion passa en rase-mottes au-dessus de l'université. Etait-ce le signal que le massacre pouvait commencer? Les soldats étaient disposés en trois cercles concentriques, le plus petit autour du Centre pastoral Mgr Romero où se trouvait la maison des pères. Du côté de la chapelle ils commencèrent par endommager les voitures stationnées à côté en lançant une grenade. Les gardiens qui dormaient près de là dans un bâtiment de l'université entendirent ces deux phrases: "Ils ne sont pas là, il n'y a que des bureaux"; "On va maintenant tuer les jésuites".

Pendant que des membres du commando dévastaient le centre pastoral, les lieutenants Mendoza et Espinoza, le soldat "Pilijai" et d'autres soldats pénétrèrent dans le secteur de la résidence des pères. Parmi les attaquants il y avait le sergent Antonio Ramiro Avalos Vargas dont le sobriquet était "Satan" (7). Il se mit à cogner sur la porte avec un morceau de bois tandis que d'autres cassaient les carreaux des fenêtres. "Pilijai" attendait à l'une des deux portes.

(3) Le 13 novembre 1989, deux heures après l'arrivée du P. Ellacuría en direct de l'Espagne (NdT).

(4) Déposition du lieutenant Mendoza devant le juge d'instruction (NdT). (5) Déposition du sergent Avalos Vargas (NdT). (6) Déposition du soldat Amaya Grimaldi, dit Pilijai (NdT). (7) Il avait aussi le sobriquet de "crapaud" (NdT).

A ce moment-là arrive de l'intérieur un homme en pyjama brun (Ellacuria) qui leur dit: "Je vais vous ouvrir. Arrêtez ce vacarme!" Segundo Montes apparut à l'autre porte et leur demanda également de cesser tout ce bruit. Ils savaient déjà à quoi s'en tenir. Mendoza venait de découvrir au même moment Elba et Celina dans une chambre au bout du bâtiment. Les pères ouvrirent les deux portes et sortirent, mais pas Joaquín López y López. "Satan" et "Pilijai" ordonnèrent à cinq des prêtres de se coucher dans l'herbe, face contre terre. Pendant ce temps-là deux militaires étaient entrés dans la maison pour inspecter les chambres où ils volèrent entre autres choses les 5000 dollars du Prix Comín qu'Ellacuria avait reçu à Barcelone. Les lieutenants Espinoza et Mendoza se tenaient à une dizaine de mètres de là (8).

Le lieutenant Espinoza s'adressa à "Satan": "Alors, qu'est-ce que tu attends?" (9) "Allez, vite, vite, fais-moi ça vite!" (10). Le témoin oculaire a entendu ces phrases, et ensuite une sorte de prière commune mais qu'il n'a pas comprise. Le sergent Avalos Vargas ordonna à "Pilijai" de tirer (cf. note 9). Celui-ci fit feu de son AK-47 sur Amando, Montes et Moreno. Un autre militaire, le caporal Zárpate Castillo, tira sur Elba et Celina "jusqu'à ce qu'elles soient bien mortes, puisqu'elles ne se plaignaient plus" (11). C'est alors que Joaquín López y López apparut à la porte de la maison en suppliant qu'on l'épargne (12). Quand il rentra dans la maison, un soldat non identifié le suivit et le tua (13).

Le lieutenant Espinoza donna l'ordre de transporter les cadavres des prêtres dans la maison (cf. note 12). Mais seul Moreno fut traîné dans la chambre de Jon Sobrino. Le livre de Moltmann, "Le Dieu crucifié", tomba de l'étagère à côté du corps de Moreno.

Pendant ce temps-là "Satan" inspecta les lieux et constata qu'Elba et Celina gémissaient encore. Il leur tira une rafale d'une dizaine de balles pour être sûr qu'elles étaient mortes (14). Les militaires se retirèrent du campus de l'université en simulant un combat avec les guérilleros. Après l'opération le lieutenant Espinoza, mal à l'aise, alla trouver le colonel Benavides à l'Ecole militaire. Celui-ci lui déclara: "Qu'est-ce qui se passe? Tu as l'air inquiet". Le lieutenant répondit: "Mon colonel, ce qui s'est passé ne me plaît pas", à quoi le colonel répliqua: "Sois tranquille, calme-toi, tu es couvert. Aies confiance en moi". "Je l'espère bien, mon colonel", conclut le lieutenant (cf. note 10).

(...)

Depuis le 13 janvier les milieux militaires ont choisi de considérer cette affaire comme un "dérapage" du colonel Benavides auquel l'armée comme telle est parfaitement étrangère.

La presse américaine, cependant, a dévoilé entre temps d'autres détails. Le *Washington Post* du 6 février faisait savoir, de source des conseillers militaires américains, qu'une réunion du commandement militaire salvadorien avait eu lieu le soir du 15 novembre 1989. Le climat de cette réunion était très pesant. Les officiers étaient mis au pied du mur par l'offensive du FMLN et craignaient de perdre la bataille. Il fut question de mesures extraordinaires: les têtes de l'opposition devaient tomber (15), l'artillerie lourde devait entrer en action ainsi que les bombardements aériens. Les officiers demandèrent l'accord du président Cristiani. A la fin de la réunion les participants se seraient donné la main et auraient récité une prière.

[8] "une quinzaine de mètres" selon Espinoza dans sa déposition (NdT).

[9] Déposition du sergent Avalos Vargas (NdT).

[10] Déposition du lieutenant Espinoza qui met cet ordre dans la bouche de "voix qui disaient:" (NdT).

[11] Déposition du caporal Tomás Zárpate Castillo (NdT).

[12] Déposition du soldat Amaya Grimaldi (NdT).

[13] Blessé, il a été achevé de 4 balles par le soldat Pérez Vásquez, d'après la déposition de ce dernier (NdT).

[14] Dans sa déposition, "Satan" déclare qu'il a donné l'ordre au soldat Sierra Ascencio (NdT).

[15] Cf. récit de la revue "Envío", DIAL D 1452 (NdT).

Le colonel Benavides était présent. Peu après cette conjuration grotesque, il ordonnait le massacre de l'université.

Le 16 novembre, une deuxième réunion du commandement eut lieu. A la mention du meurtre d'Ellacuria, les présents applaudirent.

Après les faits, n'ont été accusés que les militaires ayant tiré ou donné l'ordre de tirer à l'intérieur du plus petit des trois cercles concentriques de l'opération: la quarantaine de soldats ayant participé au commando ont été remis en liberté.

Ceux qu'on appelle les instigateurs, c'est-à-dire tous ceux qui ont entretenu un climat de suspicion et de haine envers les jésuites et qui savaient parfaitement ce qu'ils faisaient, ceux-là ne se verront jamais réclamer de comptes. Les informations rendues publiques sur cette affaire sont ainsi à double tranchant. Si les militaires inculpés sont vraiment condamnés, l'affaire n'en sera pas réglée pour autant. Aussi longtemps que le système social restera inchangé, aussi longtemps que les exactions d'organisations liées à la structure de l'Etat resteront impunies, la condamnation des assassins de l'université n'aura pas de portée décisive.

Dernier scandale en date: le colonel Benavides, qui s'était signalé par un silence obstiné dans cette affaire, a été aperçu il y a peu dans un hôtel de luxe au bord de la mer.

(...)

(Traduit de l'allemand - En cas de reproduction, nous vous serions obligés d'indiquer la source DIAL)